

AVERTISSEMENT AU LECTEUR FRANÇAIS

*En 1977, quand parut Lettres aux hérétiques, les appareils du gauchisme étaient déjà en pleine décomposition. Et pourtant, nombre de vedettes * de l'époque, mises en cause par les critiques du faux Berlinguer, ressentirent le besoin, afin de se croire encore vivantes, de prendre position : fans des vertus prolétariennes, pédérastes politisés, féministes au Valium facile, et quelques autres suggérèrent subrepticement à l'opinion que l'auteur inconnu du coup d'édition était un réactionnaire.*

L'éditeur Giulio Einaudi, alors considéré comme un personnage de la culture de gauche en Italie (un hybride de Gallimard et de Maspéro, afin que le lecteur français voie clairement de quoi il s'agit), dont Lettres aux hérétiques avait emprunté la marque, alla plus loin, n'hésitant pas à dénoncer l'ouvrage jusque devant la magistrature, celle-là même qui, quelques années plus tard, devra s'intéresser à lui comme banqueroutier ; la moralité de cet homme, inflexible en matière de faux littéraires, devenait curieusement extensible quand il s'agissait de falsifier des livres comptables. Mais aujourd'hui, il serait cruel de s'acharner encore sur Einaudi, réduit comme il l'est à errer d'antiquaires en directeurs de galerie d'art pour brader le mobilier qu'il avait amassé à l'époque des vaches grasses.

*Cette époque a été celle de l'impegno (l'engagement *, dites-vous dans votre langue), une formidable paralysie de l'esprit véhiculée jusqu'en Italie par les ateliers boulevardiers * de Paris, où, dans les années cinquante, s'élaboraient les modes pour la province.*

Dans le même temps qu'Einaudi, tous ont aujourd'hui plié boutique, pour cause de faillite générale des imposteurs : les militants du parti communiste local, les intellectuels de gauche en général, les progressistes. Leur silence a été acheté par l'industrie, les mass media, les ministères et les administrations locales, où les ex-engagés travaillent aujourd'hui comme cadres. Est-ce une bonne chose ? Personnellement, je le crois, tout au moins parce que, à ce point de décomposition, personne, pas même l'esprit le plus timide et aimable, ne peut plus hésiter à les traiter comme des vieilles savates. Les destinataires des lettres du faux Berlinguer ainsi que leurs amis étaient du nombre, et le demeurent.

Les hommes de la lutte armée, qui pourtant était ouvertement critiquée, n'ont jamais rien objecté à Lettres aux hérétiques. A l'évidence, du don de la parole – cette res communis omnium – ils se montraient dépourvus. On en avait déjà eu l'intuition, quand ils opéraient sur le terrain, et on en a eu la confirmation depuis, quand il s'agissait de parler depuis les cages des tribunaux : aphasie dans tous les cas, en liberté comme en captivité.

Les littérateurs des journaux, à l'inverse, condamnèrent le texte haut et fort, certains y relevant des coquilles, d'autres y voyant un pastiche à thèses, c'est-à-dire trop explicite, et donc malheureux. Mais ce qui, par-dessus tout, apparaissait incompréhensible aux hommes de plume, c'était le Cui prodest ? du canular littéraire, et il leur semblait inacceptable qu'un petit livre anonyme

*pût non seulement être communément vendu, volé, mais en outre bénéficier gratuitement de la publicité des journaux et de la télévision, comme ça, d'emblée *, sans que son auteur fût en mesure de produire un laborieux curriculum vitæ composé de petitesesses, de compromissions et de flagorneries.*

Il s'est trouvé aussi certain esprit libre – je dois enfin en donner acte – qui a manifesté son approbation pour Lettres aux hérétiques.

Les prévisions du faux Berlinguer ont aujourd'hui trouvé confirmation, en général : les « hérétiques » ont abjuré, les new comers socialistes pillent le pays à la manière de Verrès, l'opinion a été fatiguée et rendue apathique, starlets et showmen (c'est ainsi que l'on nomme aujourd'hui les histrions en Italie) fraient avec les ministres, un peu comme en quarante apr. J.-C., sous Caligula. Je relève au passage que chiffonniers et coiffeurs sont devenus des gloires nationales (vous en France, vous avez bien connu ce genre de chose). Les cadres sont à l'aise, lèvent la crête comme jamais, dépensent leurs revenus dans une répugnante boulimie, comme lorsque l'on jette un morceau de foie pourri aux lamproies, afin de les capturer.

Selon l'aphorisme de l'un de vos philosophes, le spectacle est la richesse seulement contemplée. C'est bien l'état de l'Italie en 1987 : un peuple de sourds et de muets qui se borne à contempler le spectacle. Un tel peuple, enfin dépourvu de tout interprète de son silence, « ne peut rien inspirer de bon », ainsi que le disait Lettres aux hérétiques il y a dix ans de cela.

Septembre 1987

Pier Franco Ghisleni

** En français dans le texte (N.D.T.)*

** En français dans le texte (N.D.T.).*